

Jessica Stern

DÉNI
Mémoire sur la terreur



Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Anna Gibson

des femmes

Antoinette Fouque

Titre original: *Denial, A Memoir of Terror*

© 2010, Jessica Stern.

Publié par Ecco/HarperCollins, New York, États-Unis.

Tous droits réservés.

© 2019, *des femmes*-Antoinette Fouque

pour la traduction française.

33-35 rue Jacob, 75006 Paris, France.

www.desfemmes.fr

En couverture :

© Rebecca Slivinsky

Objet de Désir 3, 2017

91 x 130 cm

CitraSolv sur magazine, nettoyant

pour vitres, et javel sur papier photo

ISBN PDF : 9782721007568

ISBN PNB PDF : 9782721007582

Jessica Stern

DÉNI
Mémoire sur la terreur

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par **Anna Gibson**

des femmes
Antoinette Fouque

Note de l'autrice

Sachant combien le fait de revivre ces expériences fut traumatisant pour moi, je n'ai pas souhaité exposer publiquement les personnes qui ont accepté de me parler des leurs. Pour la plupart d'entre elles – victimes, famille, ami·e·s, officiers de police – j'ai donc préservé leur anonymat en leur donnant un autre nom et en modifiant certains éléments, tel leur lieu de résidence, qui auraient pu permettre de les identifier. Dans le cinquième chapitre, les propos que j'attribue à Mary (un pseudonyme) combinent en réalité ses paroles et celles d'une autre personne ayant connu le violeur. J'ai également choisi de changer le nom et autres caractéristiques des prêtres désignés en tant qu'abuseurs possibles. Bien que plusieurs d'entre eux aient été poursuivis au civil comme au pénal, dans le cadre des affaires qui ont bouleversé, il y a quelques années de cela, les diocèses de Worcester et de Boston, il n'entrait pas dans mon projet de confirmer leur lien avec ces événements. Le but, dans tous les cas, a été de préserver l'intimité des personnes sans compromettre l'intégrité du récit.

*Ce livre est dédié à mon père,
qui m'a appris la valeur de la persévérance,
et que le courage se présente sous des formes diverses.*

PRÉFACE

Cela fait vingt ans que j'étudie les causes du mal et de la violence. Jusqu'à présent je ne me suis jamais demandé pourquoi ce travail m'intéressait, ni ce qui me rendait capable de le faire. Ce livre répond à une question qui m'est posée à chaque fois que je parle de mes recherches sur le terrorisme. Comment une « fille » telle que vous a-t-elle pu se rendre dans des camps d'entraînement terroristes au Pakistan ? N'aviez-vous pas peur ? La réponse, c'est que je n'avais pas conscience d'avoir peur – et ce livre explique pourquoi. Après une série de traumatismes, on peut perdre la capacité de ressentir la peur de façon adéquate.

Mon récit a pour point de départ l'heure pendant laquelle un violeur nous a tenues sous la menace de son arme, ma sœur et moi, quand elle avait quatorze ans et moi quinze. Avec le recul, on peut dire que nous avons eu toutes les deux par la suite une vie plutôt productive et épanouie. Ma sœur a brillamment réussi dans la communication ; elle est chanteuse lyrique

et comédienne, mariée, mère de deux enfants. Sa famille et sa musique lui apportent beaucoup de joie, et personne n'aurait l'idée de voir en elle une victime. De mon côté, comme elle, je tire un immense plaisir de ma famille et de mon travail.

Pourtant, depuis mon enfance, je n'ai cessé de constater une évolution déconcertante, et qui avait l'air d'empirer avec le temps. À chaque année qui passait, je ressentais de moins en moins de choses – moins de souffrance, mais aussi moins de joie. Enfant, je voulais être écrivaine, mais les mauvaises notes que je récoltais dans toutes les matières où il fallait savoir écrire m'ont découragée de cette voie. J'étais plus à l'aise dans les disciplines « froides ». J'ai choisi de me spécialiser en chimie, en partie parce que cela me venait sans trop d'effort et en partie aussi parce que cela me rassurait : les réponses ne pouvaient être que vraies ou fausses, contrairement à la vie réelle où les facteurs émotionnels comptent. J'avais l'intention de devenir chimiste, mais c'est ma curiosité pour la violence qui l'a finalement emporté. J'étais à la fois repoussée et attirée. Je sautais les descriptions de guerre dans *Guerre et Paix*, mais j'écrivais une thèse de doctorat sur les armes chimiques, où je m'intéressais avant tout à la mécanique de la violence, sans trop de considération pour le coût humain.

J'ai fini par devenir une experte du terrorisme. J'ai écrit mon premier article sur le sujet en 1983. Un choix excentrique, à l'époque, et une orientation de carrière hasardeuse. Très peu de gens prenaient la menace

terroriste au sérieux. J'étais pourtant convaincue qu'elle aurait une importance croissante, et j'ai continué de travailler sur le sujet. Au début je me cantonnais à des recherches techniques liées aux armes employées par les terroristes. Par la suite, j'ai cédé à la curiosité intense que j'éprouvais à l'égard des terroristes eux-mêmes. Pour ce travail-là, c'est une bizarrerie de ma personnalité qui m'a été utile, plutôt que mon bagage universitaire. Il se trouve que je suis fascinée par les motivations secrètes des hommes violents, et que j'ai un talent pour les déceler.

Ma réaction singulière à la peur s'est avérée être un autre atout dans ce travail : j'ai découvert que je pouvais faire des choses que d'autres trouvaient effrayantes, par exemple me rendre à Beyrouth ou à Lahore pour rencontrer des terroristes. J'ai constaté que je pouvais suspendre mon jugement en les écoutant, bloquer tout sentiment de peur ou d'horreur. J'ai compris que si je m'autorisais à n'éprouver à leur contact que curiosité et empathie – à ne pas confondre avec sympathie –, les terroristes auraient envie de me parler.

La peur me rattrapait néanmoins par d'autres biais. Des situations qui ne troublent pas les autres, par exemple la détonation d'un feu d'artifice, déclenchent chez moi une frayeur démesurée. Je n'aime pas être au contact de la foule, surtout le soir, quand il peut y avoir une tension sexuelle dans l'air. Je n'aime pas me retrouver dans un centre commercial, surtout sous un éclairage fluorescent. Quand je suis nerveuse pour une raison ou pour une autre, le bruit régulier d'un

clignotant, ou d'une horloge, me cause une agitation presque intolérable. Mais dans les situations de danger réel, je garde mon sang-froid. Par exemple, le jour où je me suis retrouvée face contre terre au cours d'un braquage, je me sentais étrangement calme. De façon générale, j'accordais peu d'attention à ces états surprenants; je ne pouvais pas m'obliger à réagir différemment au danger et, après coup, je me souvenais à peine des incidents qui les avaient provoqués. Je partais du principe que ma réponse insolite au danger était une bizarrerie que j'étais la seule à présenter. J'ignorais que ces réactions particulières – calme face au danger et peur irraisonnée en présence de certains bruits ou de certaines odeurs inoffensives – sont des effets bien connus du traumatisme.

Un jour, j'ai consulté une thérapeute, non parce que mon manque de ressenti me gênait, mais au contraire parce que je voulais ressentir « moins ». Je n'ai pas du tout trouvé étrange de lui déclarer que j'attendais deux choses de ce traitement : éprouver moins d'émotions et être plus efficace dans mon travail. Il me semblait que le ressenti – n'importe quel ressenti – était un obstacle à la vie. Elle m'a appris que certaines particularités que j'imaginai avoir de naissance – par exemple la sensibilité exacerbée aux mouvements brusques, aux odeurs, aux sons et à la lumière – étaient en réalité les marqueurs d'un trauma. Elle a émis l'idée que je souffrais peut-être d'un état de stress post-traumatique (ESPT).

Je n'ai pas cru à ce diagnostic. Je connaissais l'ESPT pour avoir travaillé avec des soldats, et il me paraissait

inconcevable que ma propre expérience de vie puisse produire les mêmes effets. J'avais écarté depuis longtemps le souvenir de mon viol. Je considérais que je l'avais surmonté. J'étais « passée à autre chose ». Je voulais contribuer à la société. Je ne voulais pas rester engluée dans le passé, terrorisée et tremblante. Je refusais de laisser la peur influencer sur mes décisions de quelque manière que ce soit. Pourtant, ironiquement, la terreur était devenue ma préoccupation centrale. Je me sentais tenue de comprendre les motivations profondes des individus qui faisaient du mal aux autres. Au lieu de ressentir la terreur, je l'étudiais.

Après avoir fini d'écrire mon deuxième livre sur le terrorisme, je me suis surprise à vouloir comprendre ce qui m'était arrivé – pendant mon viol et après. En 2006, j'ai demandé une copie intégrale du rapport de police. Les enquêteurs qui l'ont relu et expurgé afin de pouvoir me le remettre ont réalisé qu'un violeur d'enfants courait peut-être toujours. Les pédophiles vieillissent, comme nous tous, mais à moins qu'on ne les en empêche, ils continuent souvent de commettre les mêmes crimes.

Les policiers m'ont demandé mon aide. Et il me fallait aussi la leur. Tout comme j'avais eu besoin de saisir les motivations des terroristes que j'interrogeais dans le cadre de mon travail, j'ai saisi que je devais comprendre mon violeur afin de dompter une terreur que je commençais à ressentir pour la première fois.

J'ai vite réalisé que j'avais oublié la plupart des détails du viol, même si je n'étais pas une enfant en bas âge

au moment des faits. Je me sentais tenue de répondre à la question que je m'étais posée durant toute ma vie professionnelle à propos des terroristes : qu'est-il arrivé à ce garçon ? En l'occurrence : qui était ce garçon, avant qu'il ne devienne mon violeur ? Y avait-il quoi que ce soit dans son histoire qui puisse expliquer au moins en partie pourquoi il avait éprouvé le désir, ou le besoin, de nous faire du mal à ma sœur et à moi ? Et qu'était-il devenu par la suite ? J'avais aussi une autre question : pourquoi étais-je entrée dans une sorte de transe durant le viol ? Et pourquoi cet état me reprend-il encore aujourd'hui chaque fois que je me sens sérieusement menacée ? J'étais également portée par d'autres questions plus vastes : pourquoi une menace de mort violente peut-elle altérer à jamais certain·e·s d'entre nous, fût-ce de façon subtile ? Pourquoi devenons-nous étrangement calmes ou engourdi·e·s alors que nous devrions être terrifié·e·s ? Pourquoi certains bruits ou certaines odeurs déclenchent-elles chez nous un sentiment de terreur ou d'effroi insoutenable, y compris dans des situations où nous savons rationnellement que nous sommes en parfaite sécurité ?

L'histoire s'est révélée avoir une portée qui dépassait de beaucoup le viol de deux adolescentes. Apparemment, la collectivité tout entière était en situation de déni. Les policiers avaient bâclé l'enquête. Ils avaient rapidement abandonné les recherches. Ils ne nous ont pas crues, ma sœur et moi, quand nous leur affirmions ne pas connaître notre agresseur. Et le viol sous la menace

d'une arme était une chose inimaginable dans la petite ville de Concord, Massachusetts, en 1973. J'allais découvrir que le déni est infiniment séduisant. Il est irrésistible pour l'entourage qui veut reprendre sa vie. Pour la victime elle-même, le déni et la dissociation sont ce qui lui permet de rester en vie au moment où la terreur s'exerce. Mais à long terme, le déni peut être dangereux. Dans notre cas, le déni collectif s'est soldé par de nombreux viols d'enfants supplémentaires – au moins quarante-quatre – et le suicide d'au moins une des victimes.

Dans les rapports de police, j'allais redécouvrir non seulement les détails de ce qui s'était passé, mais aussi ma propre réaction insolite, et la réaction insolite de ma famille. Il y avait une raison pour laquelle je ne pouvais m'empêcher d'épier des hommes violents. Il y avait une raison pour laquelle j'étais si douée pour ça : je l'avais fait toute ma vie. Dans le but de les dompter, et de dompter ma propre terreur – celle que je ne ressentais pas.

Ce livre retrace l'enquête menée par la police pour résoudre ce crime resté longtemps non élucidé, et ma propre enquête pour tenter de découvrir comment son auteur en est arrivé à devenir un violeur d'enfants. Il retrace aussi mes recherches pour comprendre comment je me retrouvais à manifester les symptômes d'un état de stress post-traumatique. Mener cette enquête au cœur de ma propre histoire a été effrayant ; beaucoup plus effrayant que d'interroger des terroristes. Il m'aurait été impossible de le faire, d'entrer dans l'œil du cyclone

PRÉFACE

de la terreur pure, si je n'avais pas bénéficié d'une aide considérable – une thérapeute experte du traumatisme et des états dissociés, et un compagnon qui m'a encouragée à enquêter sur mon viol et qui a bien voulu me tenir la main pendant que je le faisais.

SAUTER DANS LA MER

Chet continue d'insister pour que je vienne nager avec lui. Je lui dis que je n'aime pas nager. Je le lui répète. Il nous a emmené·e·s faire du kayak, mon fils Evan et moi. Nous avons tiré nos kayaks sur le sable chaud. Chet et Evan sont partis nager pendant que je les regardais, ravie de leur ravissement, avec ce plaisir par procuration qu'on ressent par exemple quand on regarde un chiot courir par grand vent. J'ai tiré les kayaks un peu plus au sec pour les mettre à l'abri. Les cailloux pointus brûlaient la plante de mes pieds nus. J'avais chaud, et une prémonition de douleur dans les tempes. Je n'avais pas pris la précaution de boire suffisamment. Je suis entrée dans la mer, quelques pas prudents. L'eau m'a rafraîchi les pieds. J'avais envie d'avoir envie de nager. Mon fils et mon ami, qui n'était pas encore mon amant, paraissaient apaisés et détendus ; moi, je me sentais desséchée et oppressée.

Je n'ai pas peur de nager. Je n'en ai pas envie, c'est tout. Pourtant, le clapotis de l'eau m'inquiète. Ça me

rappelle la sensation que j'avais sur le bateau de mon grand-père. Pourquoi cela devrait-il m'inquiéter ?

Grandpa adorait nous emmener sur son yacht dans le détroit de Long Island. Parfois nous faisons de longues expéditions ; nous passons la nuit dans les marinas qui ponctuent le détroit. Il y avait ce bruit tranquille, la nuit, du clapotis de l'eau contre la coque. Je me souviens de la sensation du vent contre ma peau – un réconfort, un rappel qu'il existait un monde au-delà de celui, étouffant, des yachtmen en goguette. Ce monde des yachtmen me paraissait dégoûtant – ces hommes étaient trop nombreux, pas sérieux, bruyants, tape-à-l'œil. Je voulais m'échapper, m'envoler dans le monde ouvert, au-delà du luxe oppressant de ces yachts qui se balançaient avec une mollesse corruptrice près de leurs pontons, mais je n'étais pas complètement convaincue de son existence. Peut-être avais-je seulement imaginé ce monde plus propre, plus pur.

Nous nous arrêtions fréquemment, en route vers notre destination nocturne, et nous jetions l'ancre au milieu du détroit. Si l'on restait silencieux, on entendait le clapotis. Ma grand-mère nous préparait à déjeuner et Grandpa nous emmenait nous baigner. C'était formidable de nager au milieu de la baie. Mais c'était aussi inquiétant : il n'y avait pas de plage, pas d'horizon défini, pas moyen de se situer avec précision. Il y avait parfois des méduses qui flottaient près de la surface de l'eau, et la pensée des requins, peut-être, dans les profondeurs. Il y avait aussi le corps de Grandpa.

Ma sœur et moi avions l'imagination fertile. Et si un requin nous croquait les jambes et essayait de nous entraîner vers le fond pour nous dévorer tranquillement? Grandpa était un très bon nageur. Il pourrait nous sauver si le requin nous croquait les jambes. Et il pourrait, en principe du moins, nous recoudre si le requin essayait de nous dévorer le cœur. Il était médecin. Il savait retirer les verrues, trancher dans le vif des oignons, irradier les tumeurs – même les tumeurs imaginaires. Il saurait comment recoudre avec du fil et une aiguille les blessures causées par un requin.

J'en sais étonnamment long sur le corps de feu mon grand-père. Quand je pense à lui maintenant, ce n'est pas son esprit qui me revient, mais son moi corporel – la chair humide, blanche, spongieuse; les poils qui piquent. Il était vieux, gros, blafard. Ce n'était pas un gentil papy: il était fort comme un requin. Je lui associe certaines odeurs – celle de son haleine gâtée par des dents pourries, l'odeur aigre qui collait à ses maillots de corps même quand ils étaient propres, l'odeur des selles que son organisme peinait à expulser et qui rendait nos minuscules cabinets encore plus suffocants. C'était pire quand il prétendait purifier l'air en vaporisant du désinfectant. La combinaison des deux – la tentative de masquer l'impureté – donnait le vertige et la nausée. Pour moi, ce sont les odeurs d'un vieil homme, l'odeur des pensées perverses. Le corps de mon grand-père était une fontaine de honte et de dégoût. Mais c'était aussi une source de réconfort. Il était assez fort et vaillant pour nous protéger, me disais-je.

Une fois, petite, j'avais une laryngite, et il m'a fait entrer sous la douche avec lui. Je me rappelle qu'il me tenait serrée contre son corps nu – éclair d'électricité en moi, mélange de réconfort et d'inconfort. Ce réconfort était-il un substitut acceptable de ma mère? Était-elle déjà morte, ou juste trop malade pour me tenir dans ses bras, trop malade pour intervenir? Plus tard, je ne sais pas quand, peut-être avais-je huit ou neuf ans, autre douche, autre rencontre avec la chair nue, que j'étais assez grande maintenant pour identifier comme répugnante. Petite, j'avais un rêve récurrent, qui m'a suivie à l'école élémentaire. Celui d'une écœurante limace blanche et molle qui s'approchait de moi. Il m'est presque impossible de supporter le souvenir de ce rêve. Aujourd'hui encore, une bile nauséuse me monte à la gorge et je me sens enfermée dans une prison de rage et d'effroi. Je ne peux pas sortir, je ne peux pas respirer; comment est-il possible qu'il n'y ait personne pour m'aider?

En réalité, il n'y avait personne pour m'aider. Mon père, incapable d'affronter la douleur de la mort de ma mère, s'était évaporé dans un ailleurs fait de travail et de liaisons amoureuses. Il avait beau habiter comme nous dans la maison de nos grands-parents, je le voyais si rarement que je croyais qu'il ne vivait plus avec nous.

J'étais certaine que la limace qui venait à moi dans le rêve n'avait aucun droit d'être là, qu'elle n'avait aucun droit de me parler, qu'elle enfreignait les règles. Je n'étais pas sûre de savoir quelles règles, mais j'avais l'intuition que les limaces n'étaient pas autorisées à venir narguer

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'autrice	5
Préface	9
Sauter dans la mer	17
Chapitre 1. Viol	23
Chapitre 2. L'héritage de la Shoah	51
Chapitre 3. L'enquête	79
Chapitre 4. Fabriquer un espion	117
Chapitre 5. Le violeur	141
Chapitre 6. S'évader par le haut	187
Chapitre 7. Le déni	215
Chapitre 8. La fin du déni	229
Chapitre 9. Les témoins	247
Chapitre 10. Dommages collatéraux	273
Chapitre 11. Les enfants victimes	291
Chapitre 12. Victimes de guerre	331
Chapitre 13. Foi	367
Post-scriptum	409
Notes de fin	421
Remerciements	425

DÉNI

Mémoire sur la terreur

Jessica Stern, spécialiste reconnue en matière de terrorisme, met en regard pour la première fois son remarquable parcours professionnel avec un parcours personnel soigneusement tu jusque-là, marqué lui aussi, comme elle le révèle, par la terreur : celle d'un viol subi à l'âge de quinze ans, mais aussi celle d'un trauma générationnel lié à la Shoah. Dans ce récit inédit, l'autrice reprend peu à peu possession de son histoire, notamment en remontant la piste de son violeur. Grâce à une investigation de terrain et à un véritable travail d'auto-analyse, elle livre ici une réflexion approfondie sur le processus de déni : déni des victimes et de leur entourage, mais aussi d'une société tout entière. Bien plus qu'un témoignage de victime, ce « mémoire » se présente sous la forme d'une enquête passionnante, menée sur plusieurs fronts. Un document explosif, qui tient en haleine jusqu'à la fin.

Jessica Stern (1958) est l'autrice de plusieurs ouvrages de référence sur le terrorisme. Diplômée de Harvard, elle est professeure à l'université de Boston. Elle a reçu en 2009 une bourse Guggenheim pour son travail sur le traumatisme et la violence. *DÉNI, Mémoire sur la terreur* (HarperCollins) a été élu meilleur ouvrage de non-fiction par le *Washington Post* en 2010, et une adaptation cinématographique est en cours. Il est le premier de ses livres à être traduit en langue française.

En couverture :

© Rebecca Slivinsky

Objet de Désir 3, 2017

91 x 130 cm

CitraSolv sur magazine, nettoyant
pour vitres, et javel sur papier photo